

Voilà une dizaine d'années, cher Roland, c'est un éminent pascalien, Pierre Magnard, qui célébrait conjointement en vous l'auteur du *Traité de rhétorique biblique* et le récipiendaire du grand prix de philosophie de l'Académie française.

Et aujourd'hui, c'est à un pascalien encore qu'il revient l'honneur de dire quelques mots à l'occasion de la cérémonie de remise de vos mélanges.

C'est ce qu'il convient sans doute d'expliquer.

Vous et moi nous connaissons depuis 2001. Quelques mails échangés, une première rencontre, à l'heure du déjeuner au centre Sèvres de Paris, et dès le dessert, très vite, comme une marque transparente de ce qui nous réunirait désormais, l'épiphanie d'un chiasme : nous convenons que j'interviendrai au 3<sup>e</sup> colloque de la RBS que vous organisez à Rome, et que vous-même interviendrez surtout à la journée d'étude sur Blaise Pascal que j'organise en Sorbonne. Échange de bons procédés conclu spontanément, mais plongeant ses racines plusieurs années en amont : car je vous laisse imaginer ma surprise, lorsque, jeune doctorant préparant une thèse sur les *Pensées* de Pascal et me renseignant à ce titre sur la rhétorique biblique, j'avais trouvé, cher Roland, au détour d'une page de votre *Traité*, une réécriture dans les règles... du texte du *Mémorial* !

La coïncidence, cependant, n'avait rien pour surprendre. Si vous êtes venu au *Mémorial* comme je suis venu à la rhétorique biblique, c'est que l'un et l'autre se recommandent d'une même indifférence et d'une même attention : même indifférence à démontrer, en se précipitant vers un but énoncé par avance ; et même attention, plutôt qu'à fléchir, à *disposer à* par la grâce rhétorique d'une *dispositio* des plus singulières, puisant aux ressources du binarisme et de la parataxe la prégnance et la précarité de son invitation à lire en se laissant lire soi.

Nous avons fait depuis quelque chemin ensemble – et nous n'en sommes cependant qu'au début. A l'issue d'une première enquête, qui n'a rien de systématique, nous avons déjà pu recenser plus de 50 fragments des *Pensées* de Pascal ressortissant aux cadres de la rhétorique biblique. Et le résultat est d'autant plus considérable qu'il y a tout lieu de penser qu'il ne constitue que la partie émergée de l'iceberg : de fait, l'examen exhaustif des deux premières liasses des *Pensées* nous a permis d'établir que 30 des 45 fragments qui les composent, soit exactement les deux tiers d'entre eux, empruntent les règles de leur composition aux Écritures. Résultat que rien n'aurait pu laisser prévoir, et qui laisse augurer la richesse de la veine ici explorée.

D'une telle exploration, les enjeux sont considérables, tant en ce qui concerne Pascal et son fameux *ordre du cœur*, bien sûr, qu'en ce qui concerne les lignes de force rhétoriques du XVII<sup>e</sup> siècle spirituel.

Reconsidérée au prisme de la rhétorique biblique, il apparaît tout d'abord avec évidence que la dimension fragmentaire des *Pensées* ne

saurait plus être imputée à un quelconque inachèvement. Loin de rendre compte d'un projet arrêté par les circonstances au stade de l'*inventio*, la clôture des fragments informés par la rhétorique biblique vient définir l'espace d'une complétude textuelle non seulement autonome, mais en tant que telle parfaitement composée et équilibrée, et refermée de surcroît sur elle-même par le parallélisme de ses parties extrêmes. Ce qui ne manque pas de programmer en retour un type de lecture très particulier, bien sûr, toujours arrêtée par les limites concertées du fragment, mais aussi toujours invitée à se relancer dans sa boucle et, partant, toujours empêché de suivre un parcours trop hâtivement et superficiellement linéaire. Une lecture toute patiente, en somme, méditative, ruminante, selon les termes prévalant alors dans les cercles de Saint-Cyran.

Mais une lecture inquiète, aussi bien, parce que souvent inquiétée. C'est que la relative fréquence des fragments concentriques que nous avons pu recenser a permis d'établir le fait suivant : aux centres des fragments concernés, Pascal semble avoir volontiers réservé l'énoncé des points les plus éloignés de leur objet : pauses digressives, questions laissées en suspens, points de vue antagonistes. D'où l'émergence de structures bipolaires, confrontant, au sein d'un même fragment centre et cadre, *focus* et *propositio*, au principe d'une instabilité discursive pour le moins singulière, et d'une tension libératrice de l'énergie spirituelle propre à nourrir le mouvement méditatif. Cette même énergie que la critique avait souvent constatée, mais dont une telle enquête permet enfin de rendre compte à nouveaux frais.

Certes, c'est presque toujours à partir des cadres rhétoriques de l'antiquité latine qu'ont été pensés et produits les textes de la Première modernité française, et c'est donc à travers eux qu'il convient le plus souvent de les aborder. Mais le fait est aussi que, dans un petit nombre de cas, l'application de ces cadres n'est pas totalement pertinente et échoue notamment à rendre compte des modes d'organisation textuels élus par certains auteurs et, plus précisément, des phénomènes d'innutrition rhétorique liés à leur fréquentation constante de la Bible. L'approfondissement de cette piste semble en tout cas d'autant plus décisive pour l'intelligence du grand siècle spirituel français, qu'au-delà d'un problème de *dispositio*, se pose par là-même toute la question du fonctionnement herméneutique des textes concernés. Différents travaux très récents ont attiré l'attention sur l'influence de ladite *méthode de prudence* développée par Pierre de la Ramée à la suite d'Aristote, et qui trouva à s'épanouir aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles en une pratique de la *crypse*, c'est-à-dire en un usage du texte comme d'un labyrinthe voué à égarer son lecteur, pour l'empêcher d'anticiper les fins visées par son auteur. L'importance du phénomène est effectivement déterminante dans la période concernée. Mais tel n'est pas, cher Roland, le moindre mérite des instruments d'analyse que vous avez forgés : manifester aussi bien l'extrême fécondité de leur déterritorialisation, et faire valoir en l'occurrence que ladite pratique de la *crypse* dans

la France spirituelle de la Première modernité ne saurait se résoudre à un art de mettre en désordre des syllogismes, et qu'il pourrait, en ce sens, n'être pas moins utile de mettre les textes concernés à l'épreuve des *Topiques* et des *Elenches* d'Aristote qu'à celle des modes d'organisation concentriques ou parallèles que vous nous avez appris à reconnaître dans la rhétorique biblique. Et c'est en tout cas par cette voie, en dernière analyse, que pourra passer désormais la refondation de la question si obsédante de la présence des deux Antiquités, gréco-romaines et judaïques, dans la culture du XVII<sup>e</sup> siècle français.

Laurent Susini  
Paris Sorbonne